

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	137 (1992)
Heft:	7-8
Artikel:	1956 : le déclic dans le long déclin des PC de l'Europe de l'Ouest
Autor:	Kriegel, Annie
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-345220

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

1956: le déclic dans le long déclin des PC de l'Europe de l'Ouest

Par Annie Kriegel¹

Il y a quinze ans, à la fin septembre 1976, se tenait à Paris un colloque réuni pour le vingtième anniversaire de 1956, cette «inoubliable année» qu'avait ouverte le XX^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique, où Kroutchev avait présenté son fameux rapport secret, qui s'était achevée dans les fracas et les tourments de l'Octobre polonais et de la Révolution hongroise. A ce colloque, j'avais été invitée à présenter une communication sur les réactions immédiates et les évolutions à terme, dans la foulée des événements de 1956, des partis communistes occidentaux, ceux qui n'étaient pas au pouvoir.

Le communisme peut-il changer?

Au cœur de ma réflexion, j'avais placé le concept de «changement», en ce temps concept central d'une science politique qui, au rebours de la «longue durée», privilégiait la rupture, la révolution, en tout cas le mouvement. Un change-

ment nécessairement induit par des «événements successifs, extérieurs et brutaux». Des événements antérieurs à 1956: en ne retenant pour point de départ que la mort de Staline trois ans plus tôt, il fallait prendre en compte la réhabilitation des assassins en blouse blanche, la liquidation de Beria, les émeutes de Berlin. Des événements postérieurs à 1956: la rupture sino-soviétique au tournant des années 1960, le Printemps de Prague de 1968 et l'invasion de la Tchécoslovaquie, enfin, entre 1974 et 1976, une série pressée, aujourd'hui un peu oubliée, d'épisodes fantastiquement dispersés (Chili, Viêt-nam, Portugal, Angola, Liban, Afrique australe) dans une conjoncture mondiale favorable au mouvement communiste international, qu'avait installée la crise politique et économique de l'Occident depuis 1973.

Ce «changement», on pouvait en observer le lieu d'origine, à savoir Moscou, le centre du monde communiste, et Kroutchev, le sommet de la pyramide. On

pouvait en observer aussi le vecteur de propagation, à savoir le mouvement communiste international agissant sur les systèmes politiques locaux et périphériques, dont les particularités n'interféraient qu'à titre subsidiaire mais où, pour l'instant, apparaissaient des fissures et des failles révélatrices de troubles en profondeur. On pouvait enfin les modalités: ce changement affectait tant les hommes que les idées. Les hommes, puisque 1956 avait produit de manière manifeste, en Occident, une génération d'anciens communistes, comme vingt ans plus tôt 1936 avait produit une génération de nouveaux communistes, comme l'Europe de l'Est venait de produire une nouvelle génération d'émigrés. Les idées, puisque depuis 1956, on tournait en permanence pour les scruter, les ronger à la base, les ébranler autour de ce que j'appelais les «trois colonnes du Temple marxiste-léniniste»: celle qui soutenait la dimension territoriale de la stratégie révolutionnaire, autrement dit l'internationalisme prolétarien; celle

¹ Sociologue et historienne française, un temps militante communiste, qui s'est consacrée à l'étude objectivée du communisme. Editorialiste au Figaro et à l'Arche; a publié les meilleurs travaux sur l'histoire du Parti communiste et des mouvements ouvriers français au XX^e siècle; Annie Kriegel a sorti en 1991, chez Laffont, Ce que j'ai cru comprendre. Elle enseigne à Paris X Nanterre. Le texte que nous publions est l'adaptation d'une communication présentée en 1991, lors d'un colloque organisé en Hongrie.



Le secrétaire général du Parti communiste d'Union soviétique, Nikita Kroutchev... (Photo Keystone)

qui soutenait la nature du pouvoir post-révolutionnaire, autrement dit la dictature du prolétariat; celle qui soutenait le type de parti dont le parti bolchevik était le modèle, autrement dit le centralisme démocratique.

Ces indispensables observations liminaires sur le lieu d'origine, le vecteur de propagation et les modalités du changement susceptibles d'affecter les P.C. occidentaux ne suffisaient pas à établir à coup sûr la nature exacte de ce changement. Arrivé à ce point, il fallait distinguer, d'un côté ce qui touche à l'invariant, de l'autre ce qui relève du conjoncturel, du circonstanciel, de l'épisodique, de l'éphémère: le changement qui ne se situe que dans le deuxième ordre, qui affecte la surface des choses, c'est la norme, la routine, au pire le vieillissement, en tout

partir de cette rupture, la mort avant le renouveau - un renouveau qui serait par nature autre.

L'importance des événements de 1956

L'événement de 1956, si fracassant fût-il, fallait-il penser qu'il n'entraînerait qu'un changement qui serait du registre du banal, sans conséquence sérieuse, parce qu'il n'avait affecté que la marge de plasticité dont bénéficiait, comme toute logique, la logique communiste ou fallait-il penser qu'il entraînerait un changement décisif, parce qu'il en affectait la zone



...qui fit donner les chars contre les ouvriers hongrois. (Photo Keystone)

cas la vie et la survie. Tandis que le changement qui se situe dans le premier ordre, qui bouscule le code génétique, qui pollue les sources de la vie et de la vitalité, c'est l'exception signalant la mutation et, à

centrale vouée à la reproduction de soi et à la persistance dans l'être?

Ma réponse en 1976 était prudente mais néanmoins nette. D'une part, «1956, c'est pour un monde com-



Enrico Berlinguer, élu secrétaire général du Parti communiste italien en 1972. (Photo Keystone)

uniste qui avait commencé à se pétrifier dans l'in-temporel, le retour cataclysmique à l'histoire – la possibilité de changer, sinon encore le changement lui-même²; de l'autre, même si «quelque chose de capital et d'irréversible a atteint en son centre même la vitalité du phénomène communiste, pourtant cette atteinte à la substance vitale n'est

pas directement mortelle, même sur ce pourtour qu'est l'Europe de l'Ouest. C'est, une fois de plus, reconnaître la résistance, la consistance, la capacité de persistance du phénomène communiste (...). C'est aussi attirer l'attention sur la nécessité qu'il y a de ne pas crier à la mort du communisme avant que cette mort ne soit arrivée. Le pire serait en effet de considérer

que nous sommes à la veille de reconquérir notre initiative historique. Il me paraît au contraire que nous ne sommes en mesure, ni de le dire, ni même de le prévoir.» Les facteurs sur lesquels j'appuyais ces conclusions en demi-teintes étaient au nombre de cinq.

1. Le caractère ambigu, quantitativement limité, qualitativement périphérique et largement dissimulé des pertes de militants...

Un phénomène dont un jeune chercheur a pu douter un temps. Le P.C.F., par exemple, a-t-il véritablement souffert, en 1956 et dans les années suivantes, d'une crise d'effectifs? Cette crise, si elle ne fut pas insignifiante, fut moins éprouvante que l'hémorragie des années 1948-1952. Le P.C.F., a de tout temps été un «parti-passoire»; sans doute un peu plus d'adhérents que d'ordinaire n'avaient pas repris leur carte en janvier 1957, mais ceux qui étaient restés, comme d'habitude également, apparaissaient beaucoup plus fiables.

Le parti ne s'était-il pas toujours construit par purges, exclusions et abandons? Ceux qui s'étaient éloignés avaient une double marque: ils appartaient à la génération de la guerre et de l'après-guerre, c'étaient de jeunes intellectuels. Le mal était donc circonscrit et, plus encore, rejeté à l'extérieur de la «for-

²Cf «Les P.C. d'Europe occidentale: le retour à l'histoire» in P. Ende et C. Pomian: 1956. Varsovie-Budapest. La deuxième Révolution d'Octobre. *Esprit-Seuil, Paris, 1978, pp. 133-141.*

teresse ouvrière». De surcroît, les départs et les exclusions, liés aux événements de 1956, ne se sont pas effectués brusquement, ils se sont échelonnés sur une longue période: «Nous sommes aujourd'hui, note Philippe Buton, habitués à voir des adhérents, quand ce ne sont pas des responsables de premier plan, quitter le parti du jour au lendemain et se retrouver, peu de temps après, les uns sur une liste électorale du Parti socialiste, les autres associés à la direction de ce même parti, les derniers constituer immédiatement une nouvelle structure politique.»

Ce processus de détachement renvoie indirectement

au processus de l'attachement, les deux témoignant d'une perte définitive du caractère messianique de l'entrée en communism. Dans les années 1950, franchir le pas de l'adhésion n'était pas encore devenu un choix presque anodin et amorcer la rupture était un processus douloureux³. Enfin, la profondeur à terme de la crise de 1956 dans le P.C.F. ne fut pas seulement dissimulée par des truquages comptables auxquels se livrèrent les responsables de l'organisation, mais aussi masquée par le fait que cette crise fut très vite relayée par une nouvelle, bien plus spectaculaire avec ses conséquences au niveau des résultats électoraux. C'est la

crise que déclencha en 1958 le retour au pouvoir du général de Gaulle.

2. Le rôle de l'orthodoxie doctrinale comme facteur de résistance

Est-ce, soustraits au réexamen critique, la substance de la doctrine, la construction théorique, les principes comme ceux du lélinisme qui importent ici? N'est-ce pas plutôt l'auto-proclamation du parti comme «porteur du mandat» qu'est le socialisme, à la manière du «mandat» détenu par les empereurs chinois?

3. La capacité d'inertie que révèle la poursuite obstinée des pratiques politiques militantes

C'est ce qui ressort, par exemple, d'un document interne du comité central du P.C.F., dont il n'y a aucune raison de mettre en doute la fiabilité. Constitué par les rapports qu'établissaient les membres du C.C. qui avaient assisté à des conférences fédérales entre la fin mars et le début juin de l'année 1957, il était strictement réservé aux membres du C.C. Sur les trente-six rapports ainsi collationnés, six seulement font état de problèmes politiques.

«Dans les Hautes-Alpes, trois délégués se sont absentés lors du vote d'une motion de confiance envers la politique du comité cen-



Un «brontosaure» encore au pouvoir, Georges Marchais. En novembre 1989, il affirme au Club de la Presse d'Europe 1 que le problème de la réunification de l'Allemagne «n'est pas d'actualité», et qu'il n'est soulevé que «par des forces de droite en RFA et le chancelier Kohl». (Photo Keystone)

³Cf Philippe Buton: «Le Parti communiste français entre deux apogées. L'implantation communiste de 1946 à 1978», revue Communisme, aut. 1991.

tral. Au cours de la conférence fédérale de l'Ardeche, deux délégués ont exprimé leur désaccord avec la position du parti à l'égard des socialistes. Lors de la conférence du Tarn, un délégué a critiqué le vote des députés communistes accordant au gouvernement socialiste des pouvoirs spéciaux pour la conduite des opérations militaires en Algérie. Dans le rapport concernant la fédération de l'Yonne, il est fait état d'un membre du comité fédéral en désaccord depuis le XX^e Congrès. Les événements hongrois sont mentionnés trois fois: ils ont provoqué la disparition de deux comités de paix, l'un dans le Cantal, l'autre dans l'Yonne et une cellule d'entreprise de la Mayenne a interrompu son activité pendant quelques mois⁴.»

4. La stratégie soviétique

Elle a, pour près de vingt ans, relancé l'entreprise communiste, après avoir rejeté et anéanti le réformisme kroutchévien. La contre-réforme brejnevienne, comme toute contre-réforme, n'a pas été un retour à l'identique, en l'occurrence au stalinisme, mais une version adaptée et élargie où l'expression du système et sa dimension réellement mondiale, appuyées par des moyens de force, par la puissance militaire de l'Union soviétique parvenue à la parité stratégique avec les Etats-Unis, consti-



Le quartier-général du Parti communiste français, place Colonel-Fabien à Paris. (Photo Keystone)

tuaient le moteur et la condition de l'équilibre dans la persistance de l'être.

5. Différenciation, hétérogénéité

Enfin, un certain degré de différenciation, d'hétérogénéité était reconnu comme tolérable, par exemple en 1976, face à ce qu'on appela alors l'eurocommunisme, bien oublié aujourd'hui. Ses premiers vagissements susciterent un formidable engouement, furent salués par des centaines de textes et de colloques, avant qu'il soit reconnu pour ce qu'il était: une tentative non viable d'explorer une voie qui permettrait aux partis communistes ouest-européens de ne pas se fracasser sur les obstacles que les formidables mutations technologiques des sociétés occidentales mettaient

sur leur route. C'est en effet au tournant des années soixante-dix qu'on a commencé à prendre conscience du fait que, dans les sociétés industrielles avancées, la classe ouvrière traditionnelle des vieilles industries concentrées se dissolvait. Ainsi, les P.C., qui se trouvaient être, pas seulement des «partis de la classe ouvrière» mais des partis authentiquement ouvriers, perdaient leur assise sociale, leur clientèle électorale, surtout la part de justice et de justification que recélaient le projet communiste originel.

L'évolution depuis 1985

Si, en 1976, il n'était pas possible de dire *quand* se produirait le changement

⁴ Ibidem

décisif, le changement de fond, la rupture et la chute du communisme, les choses se sont bien passées, dix ou douze ans plus tard, conformément à l'analyse d'alors.

C'est bien au centre du système, à Moscou, que s'est déclenché le processus qui, de proche en proche, devait conduire à son effondrement. On discutera encore longtemps pour savoir si l'adoption de la *perestroïka*, nouvelle version du réformisme krouthévien, avait été rendue inéluctable par la victoire occidentale dans la compétition Est-Ouest en matière économique et militaire ou si, simple tactique dans la conquête du pouvoir suprême par Gorbatchev, elle a échappé à son statut initial modeste, pour devenir une formidable machine à détruire le système.

Quoi qu'il en soit, dans aucun de ses divers compartiments, ni dans les P.C. occidentaux, ni à l'Est, ni dans le tiers monde «à orientation socialiste», le système n'a été capable de sécréter à temps une variante, des mutations, des substituts viables. Mieux, quelque voie différente qu'ait choisie par exemple le P.C.F. et le P.C. italien, pour échapper à la fatalité qui frappait le communisme dans ses œuvres vives, cela n'a servi à rien. Le P.C.F. a choisi de conserver la vieille maison, *perinde ac cadaver*. Le P.C.I., lui, a

choisi, avec non moins d'ardeur, de jeter autant de lest qu'il paraîtrait nécessaire. Tous les deux connaissent pourtant, à des vitesses à peine différentes, le même déclin, la même chute. Mieux encore: ce n'est pas seulement le communisme qui se trouve frappé de déchéance, interdit d'avenir, c'est le socialisme entier dans ses versions les plus divergentes et même opposées.

Les partis socialistes et sociaux-démocrates d'Occident en viennent aujourd'hui à chercher avec la même sourde inquiétude que leurs anciens rivaux communistes, même quand ils tiennent le gouvernail du pays où ils opèrent, des voies de renouvellement qui ont pour caractéristique majeure de se situer hors de leur sphère propre, en somme hors d'eux-mêmes.

Ainsi s'explique que, partout en Europe de l'Est, les premières élections libres aient donné la victoire aux hommes et aux partis qui se voulaient en rupture radicale avec l'expérience communiste. Comme en 1945, à l'ouest de l'Europe, les premières élections libres semblaient toutes indiquer à gauche la voie définitive de sortie du fascisme et de l'humiliation nationale.

La «société civile»

Le communisme étant mort *intestat*, c'est à nous qui y avons survécu de diagnostiquer le lieu central où son échec a produit des effets mortels: ce lieu, c'est la société civile comme l'a magistralement analysé Miklos Molnar⁵. Les temps que nous vivons montrent qu'une fois la croûte com-



En Italie, les communistes changent de nom, disparition de l'Union soviétique oblige... (Photo Keystone)

⁵ Miklos Molnar: La démocratie se lève à l'Est. Société civile et communisme en Europe de l'Est: Pologne et Hongrie. Paris, Presses universitaires de France, 1990. 387 pp.



Des moyens lourds pour accélérer la «chute» du mur de Berlin.
(Photo Keystone)

uniste soulevée et brisée, la société civile, que le communisme avait cru être parvenu à disloquer, émietter, détruire, absorber, n'était en fait que repoussée, ensevelie, réfugiée dans les souterrains de l'histoire où, comme en chambre froide, elle attendait de ressusciter.

Ce fut justement le rôle des opposants, des dissidents, des émigrés que d'entretenir le secret sur l'existence en état de survie de cette société civile et, par-delà le secret, d'en entretenir la mémoire et l'espérance. «Gardez l'espoir»,

c'est le cri qui fut celui du salut. Plusieurs raisons me conduisent donc, pour qualifier la Révolution hongroise de 1956, à n'utiliser qu'avec réticence la formule galvaudée de «révolution antiautoritaire». Je suis portée à lui donner la qualification la plus simple, la plus directe, qui fait d'elle la préfiguration de l'avenir: ce fut une révolution anticommuniste.

Mettons enfin l'accent sur l'intérêt d'une réflexion à poursuivre. Chacun sent que le communisme n'a pas été qu'une parenthèse,

un accroc dans le tissu du temps. Il est apparu, dans sa version contemporaine, à l'intersection de plusieurs lignées, toutes enracinées dans un terreau utopique. Cette généalogie antérieure doit être réexamnée pour savoir comment et quand elle a engendré un monstre qui laisse derrière lui plus que des ossements et des traces: outre les survivants et les sursitaires, notamment en Asie, il laisse des idées et des réalités qui procèdent de lui et qui ont conservé un espace de validité. L'oppression, l'exploitation, la misère physique et morale, nous n'en avons pas terminé.

Mais cet inventaire après décès ne suffit pas. Il faut s'interroger si, dans un monde aussi sécularisé que le nôtre, il est possible de vivre en réalisant sa pleine humanité sans, nécessairement, chercher motif de consolation et d'espoir dans une nouvelle utopie. Dès lors, nous, hommes et femmes de la fin du XX^e siècle, nous devons réfléchir aux conditions à partir desquelles une utopie n'est pas menacée de dévoiement. La téatologie sociale, plus encore que la pathologie, doit être explorée de manière à ce que, si nous sommes allés, à si grand coût pour nous et pour le monde, de l'utopie au totalitarisme communiste, ceux qui viennent après nous puissent emprunter une voie de retour, du totalitarisme vers l'utopie.

A. K.